

Bulletin d'histoire politique

L'imaginaire des petites guerres en Québec et en Canada

Yves Tremblay



Volume 21, numéro 2, hiver 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1014150ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1014150ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique
VLB éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, Y. (2013). L'imaginaire des petites guerres en Québec et en Canada. *Bulletin d'histoire politique*, 21(2), 184–197. <https://doi.org/10.7202/1014150ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique et VLB Éditeur, 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

L'imaginaire des petites guerres en Québec et en Canada

YVES TREMBLAY

Historien

Ministère de la Défense nationale du Canada

Laurent Nerich publiait en 2010 son mémoire de maîtrise sur la petite guerre en Nouvelle-France. J'ai préfacé le livre. Je serais donc bien mal placé pour le critiquer, mais on me permettra de rappeler la thèse du mémoire, car l'analyse y est fondée sur un bon sens tactique et stratégique qui donne un message clair sur les limites de la mythification en histoire :

a) La « petite guerre » est une expression qui recouvre des différences. La pratique européenne — pour être bref, celle d'une infanterie légère couvrant les troupes de lignes, tiraillant celles de l'adversaire à l'occasion ou se livrant à des opérations en campagne (saisie de fourrage, etc.), mais des troupes en uniforme toujours plus ou moins liées à un « gros » de troupes de ligne — diffère de la forme de guérilla (avant le mot) nord-américaine où des irréguliers attaquent des objectifs variés, y compris des établissements civils.

b) La nature du terrain américain, c'est-à-dire le couvert forestier et l'absence de routes carrossables, qui limite fortement l'usage de l'artillerie et le déplacement de grands corps de troupes de ligne, ainsi que la dispersion et la faible densité d'occupation, favorisent l'emploi de petits groupes de miliciens/Amérindiens soit pour harceler des troupes régulières ou pour attaquer des postes frontières mal défendus. En effet, la petite guerre en Nouvelle-France « prenait essentiellement la forme de raids aux frontières, ce qui, fatalement, impliquait de civils. Cette guerre « à la canadienne » pratiquée notamment par les Amérindiens est même devenue une véritable image d'Épinal » (p. 27).

c) Toutefois, l'ampleur du conflit (p. 29) change la donne, même si la géographie et le climat continuent à poser problème aux soldats récemment débarqués d'Europe¹. Le poids du nombre va pourtant finir par en imposer.

d) À la suite de leurs revers en forêt, dont le plus grave est celui sur la Monongahela (destruction de la colonne de Braddock en 1755), les Britanniques vont commencer à recourir à des miliciens américains et des agents de renseignements, qui vont travailler à retourner les alliances (action de William Shirley, etc.), puis vont accepter la formation des « rangers », si bien qu'en 1759 les troupes britanniques peuvent se déplacer en relative sécurité en forêt. Point n'était besoin d'une sécurité totale d'ailleurs, puisque la force d'invasion est navale, et les Anglais ont le contrôle du golfe Saint-Laurent. La supériorité navale et numérique donne l'initiative de l'offensive stratégique aux Britanniques, si bien qu'aux batailles de Québec et de Sainte-Foy, les Amérindiens agissent souvent comme des troupes légères à l'europpéenne.

e) Conclusion : « L'armée britannique avait montré une réelle volonté d'adaptation, rendue d'autant plus nécessaire qu'elle ne pouvait disposer que d'un très petit nombre d'Amérindiens. Elle fit même preuve de davantage de pragmatisme et d'innovation que l'armée française dans ce domaine. Toutefois, cette dernière possédait une telle avance, grâce notamment aux Compagnies franches de la Marine et aux milices, que même dans les mois qui précédèrent la capitulation, les soldats britanniques subissaient la loi des partis dans les bois. Toutefois, la priorité de Londres était ailleurs : grâce à une avance méthodique et bien soutenue au niveau logistique, les Britanniques se rapprochaient peu à peu du cœur du Canada. [...] Les raids, s'ils étaient redoutables sur le plan tactique, ne pouvaient changer le cours du conflit et emporter la décision. En effet, malgré l'envoi d'un nombre considérable de partis au cours des premières années du conflit, les Français n'avaient pu porter de coups décisifs ». Bref, une direction politique ferme du premier ministre britannique Pitt, procurant une logistique supérieure (grâce évidemment à la Royal Navy), une supériorité numérique (pas écrasante à Québec en 1759) change l'axe stratégique du nord-sud vers l'est-ouest, maximisant les facteurs favorables aux Britanniques, minimisant ceux d'un adversaire supérieur dans les bois. La « petite guerre » gardait une aura brillante, mais ne pouvait plus être le facteur de décision.

Je passe sur de nombreux détails techniques qui ont aussi leur importance, comme l'inefficacité relative du tir des miliciens canadiens nouvellement mobilisés, à cause de leurs mauvais fusils, de leur manque d'entraînement et peut-être de leur manque d'enthousiasme militaire.

Évidemment, la caricature souvent faite opposant un Vaudreuil canadien favorable à une stratégie (je dis bien stratégie, pas tactique) à celle d'un Montcalm européen et d'Anglais aux abois dans les bois est nuancée dans un livre comme celui de Nerich. À faire du stratégique avec du tactique, Vaudreuil s'illusionnait (tout en plaisant à ses clients). Lorsqu'il devint évident que l'invasion viendrait de l'estuaire du Saint-Laurent, une stratégie défensive conventionnelle s'imposait. Montcalm après ses succès tactiques défensifs sur l'axe du lac Champlain, avec relativement peu de troupes à sa disposition, avec un gouverneur rétif à la conscription et à l'entraînement à l'europpéenne des Canadiens, n'avait d'autres choix que de concentrer ses bonnes troupes de ligne comme il l'a fait. La « petite guerre » comme panacée stratégique est un mythe qui a vécu.

Dans un pamphlet de 2009, j'ai soulevé la question de la pertinence de perpétuer l'idée d'un combattant idéalisé qu'on pourrait caricaturer en Canadien humble, juste et courageux, dernier rempart contre l'Anglais, idéalisation à mon avis trop répandue dans les médias et même chez certains historiens. Or ce combattant idéal est un universel ayant des variations locales, les différentes s'expliquant par les expériences variées des peuples, mais aussi par les particularismes des modes de transmission littéraires ou autres.

Peut-être du fait de son échec en Québec, la petite guerre a laissé place, ou a évolué, entraînant un passage du héros acteur indépendant au héros passif subissant. Ainsi s'explique probablement que l'attitude envers la conscription est presque unanimement défavorable au Québec, des politiciens aux historiens en passant par les écrivains. Cette posture entraîne un fâcheux effet : le conscrit est une victime héroïque, point. Pourtant, en tant qu'être vivant, n'est-ce pas, il accumule les expériences, les assimile, s'en sort bien ou mal. D'ailleurs, quelqu'un qui lit objectivement les riches dossiers conservés à Bibliothèque et Archives Canada s'aperçoit que la majorité s'en tire plutôt bien que mal, en 1939-1945 du moins². Mais la diversité des expériences apparaît assez peu, voire pas du tout, dans le discours politique, historien ou littéraire québécois. Avec comme résultat que le conscrit québécois est un construit mythique, autant que le coureur des bois.

À l'opposé, l'expérience du conscrit français fait l'objet de riches observations, souvent négatives mais parfois aussi positives, un peu beaucoup parce que le sort de la Révolution française, du Premier Empire et de la Troisième République en dépendait. Ainsi, un consensus national sur l'armée apparut, qui se maintint sous les IV^e et V^e Républiques, au temps de la Guerre Froide. Mais contesté de plus en plus depuis la Guerre d'Algérie, par osmose avec la jeunesse d'autres pays durant l'intervention américaine au Vietnam, et surtout avec l'effondrement politique et

militaire des paradis de l'Est, le service militaire universel a été suspendu indéfiniment sous Jacques Chirac et Lionel Jospin en 1997. Dans la littérature française, le conscrit est très présent, notamment dans les romans populaires du XIX^e siècle d'Erckmann-Chatrian, qui dépeignent un conscrit d'origine paysanne rétif mais néanmoins fier de défendre les idées de la Révolution ou le territoire national³. Ce genre de description précise reflétant la complexité des comportements n'a pas d'équivalent au Québec, à l'exception peut-être de Joseph Latour, le simple soldat de Marcel Dubé.

La petite guerre, par son mode opérationnel, est un territoire presque idéal pour le combattant idéalisé dont je parle. Contrairement aux combats de chevalerie, de leur incarnation mésopotamienne, chinoise, japonaise, coréenne, hindoue, homérique, etc., jusqu'à la dernière incarnation dans les pilotes de chasse de la Première Guerre mondiale, les acteurs de la petite guerre n'ont ni perdu leur territoire métaphorique — sous la forme des guérillas par exemple — ni légendaire. Si le roman de chevalerie a bel et bien vécu, l'histoire romantique des héros de la petite guerre, d'origine plus récente, garde tout son attrait, dans la littérature, au cinéma et parfois même dans l'historiographie, surtout à une époque où celle-ci ne recule pas devant le défi identitaire.

Toutefois, il ne faut pas trop idéaliser ses désirs si l'on veut découvrir notre histoire. Découvrir, c'est chercher, peu importe ce que l'on trouve. Une affaire complexe comme la petite guerre requiert un doigté méthodologique bien évident chez Nerich. Cela est vrai pour toute période, tout lieu et tout genre historique. Mais pour en rester avec l'histoire militaire, j'attire l'attention sur la parution l'an dernier d'un livre de François Cochet sur un thème a priori rébarbatif, celui des rapports entre technologie, au sens de progrès dans l'armement, et la mythification qu'on en fait souvent, y compris du fait du premier intéressé, le soldat utilisateur.

Cochet, François (dir.), *Armes en guerre, XIX^e-XXI^e siècle : mythes, symboles, réalités*. Paris, CNRS Éditions, 2012, 319 p.

Je m'intéresserai ici à la démarche, aux confins du matériel et de l'idéal, comme on en voyait souvent en histoire des techniques depuis les années 1960 ou 1970, démarche moins fréquente en histoire militaire. Il ne s'agit pas d'une autre histoire de l'armement, comme l'écrit notre auteur dès la première phrase, mais de voir « comment les soldats disent leurs armes et celles de l'adversaire et comment les armes peuvent dire les guerres » (p. 21). Cochet fait le choix de s'intéresser surtout au regard du fantassin, ce qui exclut d'emblée la question de la guerre nucléaire, mais

implique de considérer aussi la puissance grandissante de l'artillerie et l'apparition des blindés.

Cochet identifie rapidement les tendances dominantes : augmentation de la portée des armes et de leur précision, réduction des calibres et légèreté grandissante des armes portatives, automatisme enfin.

Comme il s'agit de cerner les effets psychologiques des changements technologiques, il peut être précieux de confronter par de fréquents allers-retours les expériences d'une guerre plus ancienne avec celles d'un conflit plus récent. François Cochet ne s'en prive pas, ce qui requiert du lecteur une certaine attention. On peut par exemple observer que le « canon de 75 à grande vitesse initiale du char léger AMX13, prévu pour le tir contre les chars soviétiques sur le théâtre centre-Européen, est inadapté au tir de soutien d'infanterie, dans laquelle le char est cantonné en Algérie » (p. 241), donc à la fin des années 1950, début des années 1960. Il y a là un esprit « cavalier » préjudiciable à la coopération infanterie-blindée dont avaient également souffert les fantassins britanniques en Afrique du Nord, pour la même raison. Il fallu adapter le matériel en modifiant des AMX13 pour porter une tourelle américaine de la seconde guerre mondiale ! Les adaptations ne réussissent pas toujours, les déficiences du matériel utilisable étant trop grandes, tels ces Bren Carrier britannique de 1940 auxquels on a tenté d'adapter un canon antichar. La chenillette étant petite, il fallu y adapter un tout petit canon qui ne faisait pas le poids devant les chars allemands. La chenillette d'infanterie en question était en usage dans toutes les armées du Commonwealth, elle se voulait universelle (son nom générique était d'ailleurs « Universal Carrier »), mais c'était un matériel conçu dans les années 1920 trop petit pour recevoir les adaptations successives requises pour tous vecteurs de matériel militaire aspirant à la durée.

Adapter implique des connaissances pratiques qui peuvent varier. Les matériels sont sophistiqués ou pas (et pas nécessairement plus sophistiqués avec le temps ; des adaptations fréquentes consistent en effet à simplifier une arme pour la fabriquer en série, la mitraillette Thompson par exemple, ou pour s'assurer que des combattants peu capables ou peu équipés en outils puissent utiliser leurs armes sans trop de difficultés, le meilleur exemple étant l'AK47 soviétique, copié par la suite un peu partout dans le monde. À l'opposé, il y a une arme comme la MG34/MG42 allemande, hyper-performante mais comportant beaucoup de pièces et demandant un savoir-faire technique souvent absent chez des combattants peu aguerris.

Des réussites et échecs, et de l'efficacité des matériels, découlent des attitudes devant les armes : confiance ou non, fierté ou hantise (voir le chapitre VIII, le plus long du livre). Avec évidemment des effets sur le moral. Une telle approche pourrait sûrement être tentée avec profit avec certaines armes canadiennes, tel le fameux fusil Ross, excellent sur le pas

de tir, terrible en tranchée, ou l'Universal Carrier encore. Cochet discute bien évidemment des effets terrifiants, notés par tout le monde, de l'artillerie depuis 1914.

Si j'avais un reproche à faire, c'est que Cochet a eu l'ambition de couvrir trop d'armes, ce qui l'a conduit à réduire la part des observations psychologiques ou culturelles. Cet historien de l'Université de Metz s'est laissé prendre au jeu des transformations du matériel, fascinantes certes mais qui après quelques exemples sont bien comprises par un lecteur moyen comme moi. Si vous n'êtes pas un amateur, vous pourrez ressentir rapidement de la lassitude devant tant d'exemples, rapprochés de lieux et de temps différents. La méthode a sa limite en elle-même.

Une bonne leçon est tirée de l'étude minutieuse des relations entre le combattant et ses armes: les comportements de l'homme soumis au feu des armes modernes sont incompréhensibles «sans savoir précisément comment fonctionne une mitrailleuse ou un canon» (p. 259). Certes, mais les hantises et les fiertés évoluent moins rapidement que les armes elles-mêmes (*ibid.*). Se pose donc la question de la part qu'ont les effets de la technologie dans les perceptions des combattants, puisque cette part n'est pas de 100 pour cent. La facilité de tuer ou d'être tué à distance n'efface pas les chocs psychologiques du combat (Cochet cite ici l'Afghanistan). La question du professionnalisme des armées (p. 260), que semble subsumer toute arme sophistiquée, est probablement mal posée si on veut voir là le requis d'une armée efficace, car comment expliquer la résistance des Afghans aux Britanniques, aux Soviétiques et maintenant à l'OTAN? La dureté individuelle du combattant vietnamien ou afghan, sa frugalité, la rusticité de ses armes sont à plusieurs égards un avantage. Son moral aussi, devant le moral d'envahisseurs dont les soldats ont des motivations différentes du combattant qui défend son coin de pays. Or il me semble que les motivations ressortent moins du rapport aux armes que de ressorts politiques ou sociaux, qui changent plus lentement que les technologies (mais qui changent, et pas seulement sous l'effet de l'artillerie!).

Cochet examine avec une intensité vraiment très grande le rapport aux armes du combattant, et c'est probablement parce que cette question est souvent négligée, d'autant que les intellectuels perdent peu à peu toute référence avec le monde des armes. En ce sens, le livre de François Cochet est un choc matériel pour l'historien d'aujourd'hui plus entiché de social et de culturel. Choc bienvenu. Soulignons finalement que Cochet résiste à la facilité de s'en tenir aux témoignages publiés, qu'il recourt aux publications plus confidentielles et parfois aux archives. L'univers mental du combattant, rapport aux armes ou pas, est relativement facile à étudier pour les combattants du monde contemporain, parce que les archives sont pleines de notations employables à qui veut bien les chercher. Ces notations sont bien plus riches que les témoignages publiés, et souvent plus

sincères et moins teintées par des considérations idéologiques, toujours néfastes à une bonne compréhension d'un univers qu'on a trop souvent tendance à saisir à coup d'ondes négatives. D'ailleurs, il faut féliciter le CNRS d'avoir publié un ouvrage si peu correct.

Les caractéristiques du héros de la petite guerre peuvent être ramenées à ceci : un individualisme reproduit à l'échelle collective, c'est-à-dire culturel ou racial, une rapidité et une agilité à se déplacer, la qualité de son tir (de précision plutôt qu'en volée), en général une efficience dans les combats en ordre dispersé, en forêt en particulier, une capacité à mener la guerre au loin parce qu'elle est économique en hommes et en ressources, un avantage obligé pour une société pauvre en hommes et en métaux.

On sait le sort que Louise Dechêne a fait de cette image. Jay Cassell avait avant elle été tout aussi sévère pour les habiletés de tireurs des habitants, et on peut dire que Nerich l'est pour l'utilité générale des miliciens à partir de 1758 sinon avant. Je ne veux pas revenir là-dessus⁵. Mais il faut s'ôter de l'idée que le Québécois soit une espèce à part. J'ai mentionné que le lieu « petite guerre » avec son combattant idéal est fréquent dans d'autres cultures. Pas loin de nous, on trouve un exemple récent.

Tout récemment, la Guerre de 1812 a donné lieu à l'exaltation d'épisodes de petite guerre. On sait le grand cas que fait le gouvernement Harper de la commémoration de cette guerre, assez méconnue par ailleurs, et les critiques presque unanimes des spécialistes sur l'importance exagérée voire le détournement de sens des combats de 1812 à 1815. Pour rester dans notre thème, prenons seulement le cas d'une exposition organisée par le Musée canadien de la guerre à l'été 2012.

Autour d'une salle centrale servant d'entrée, de sortie et de salle d'accueil se trouvent quatre salles d'exposition. Dans au moins trois des quatre salles, une interprétation intéressante de la petite guerre est véhiculée : dans les salles sur les Amérindiens américains, sur les Canadiens et sur les Anglais. L'autre salle est consacrée aux Américains, il n'y a pas de salle pour les Canadiens français, dont le rôle, mince au demeurant, est intégré à celui des Canadiens. En fait, tout concourt à placer le visiteur dans la fâcheuse position de ne rien comprendre au résultat global tellement l'absence de ligne chronologique ou de récit interprétatif synthétique est érigée en dogme muséal.

Restons-en à notre intérêt pour la petite guerre. On associe souvent petite guerre et peuples amérindiens, donc pas de surprise. Pourtant, les rôles de Tecumseh et de Joseph Brant et de leurs guerriers et alliés sont plutôt atténués que soulignés, du moins ceux des Amérindiens alliés aux Anglais. Les motivations indépendantes, qui existaient, sont attribuées aux Amérindiens au sud (« Américains », le lien avec Tecumseh était loin

d'être apparent), dont on doit comprendre qu'ils s'inquiétaient des empiétements grandissants, impérialistes dirais-je, des colons étatsuniens. Mais l'Amérindien allié aux Américains ou aux Anglais semble plutôt encadré ici, jusque dans sa façon de faire la petite guerre, qui ressemble maintenant moins à une forme de guérilla qu'au rôle codifié de l'infanterie légère européenne.

Il y a du vrai dans cela, car l'indépendance opérationnelle des bandes de partisans tend à se réduire dans un continent qui, s'il a beau être encore couvert de forêts, est maintenant traversé de routes et de sentiers bien aménagés et connus de tous (enfin, pas toujours connus des Américains), outre que les voies d'eau principale sont dominées par des marines « provinciales » organisées à l'image des grandes marines de guerre de l'époque.

Il est d'ailleurs à noter qu'une bataille caractéristique de la petite guerre, évoquée par un superbe diorama, qui n'a pas été reproduit dans le guide de l'exposition, est une victoire mitigée des miliciens américains, plus nombreux et qui, après des accès de panique, profitent de leur puissance de feu qu'ils appliquent contre les Amérindiens sortis des bois et voulant en finir après une journée à escarmoucher. (On chargeait les Américains, espérant la débandade, comme cela fut si souvent le cas par le passé, oubliant un axiome courant de la tactique que le désordre dans la poursuite peut être aussi néfaste que dans la retraite.) Il y a de fait de nombreux épisodes du genre dans ce conflit, où les succès de la petite guerre sont mitigés lorsque l'ennemi garde son calme et maximise les avantages de la supériorité numérique et de la puissance de feu. En fait, sans doute sans que les conservateurs du musée l'aient voulu consciemment, la petite guerre nord-américaine apparaît pour ce qu'elle est : un moyen de terroriser les civils et les soldats indisciplinés. L'avantage tactique des Amérindiens tend maintenant à être de plus en plus réduit, comme l'avaient déjà montré les succès britanniques de 1758-1760. Avec l'amélioration des communications terrestres et l'apparition des armes à répétition dans le troisième quart du XIX^e siècle, l'avantage tactique passera résolument du côté des soldats réguliers. (Ce qui ne veut pas dire qu'ils gagnent toujours, comme on le voit avec les désastres anglais devant les tribus afghanes ou devant les Zoules et les Boers en Afrique du Sud ; mais le bilan des victimes tourne progressivement à l'avantage des armées se battant à l'occidentale. Les victoires de la petite guerre se font plus coûteuses en vies).

Les Canadiens français reçoivent un peu le même traitement que les Amérindiens alliés. L'idéal n'est plus l'autonome coureur de bois transformé en guerrier, mais il est devenu un enrôlé encadré dans des bataillons d'infanterie légère, *fencibles* et voltigeurs. L'action de Châteauguay en 1813, comme toutes les autres batailles, n'est pas décrite, mais « suggérée » plutôt par de trop peu nombreux artefacts, mal soutenus par des étiquettes

avars de détails. Ces enrôlés sont volontaires ou conscrits, car il y avait des conscrits en 1812-1814.

Du reste, l'étiquetage des pièces montrées, dans toutes les salles, est insuffisant, ce qui renforce l'épaisseur interprétative du discours des conservateurs de l'exposition (il y a un mauvais jeu de mots à faire sur « conservateur »), le visiteur étant en quelque sorte forcé de consommer la propagande muséale plutôt que de se faire sa propre opinion. C'est à peine si l'on parle par les artefacts, les cartes et autres dispositifs muséaux (au demeurant beaux mais rares, ce qui témoigne de moyens limités); c'est le design des salles en une étoile à quatre branches qui fournit la clef de l'interprétation. Outre le diorama évoqué, les pièces les plus extraordinaires de l'exposition sont une carabine d'apparat donnée à un chef indien allié des Britanniques et les toiles et documents figurant les sacs de Baltimore et de Washington, avec les incendies du Capitole et de la Maison Blanche, sacs commis par les forces régulières britanniques en 1814, la plupart de ces pièces étant prêtées par des musées américains. Rappelons qu'une force de réguliers britanniques, des soldats et marins entraînés aux raids d'envergure navals/terrestres, mène des opérations qui rappellent un peu les opérations de la petite guerre des années de la Nouvelle-France, à savoir la destruction des établissements fixes de l'ennemi, villages iroquois et colonies américaines là, villes des États-Unis ici. C'est une « petite guerre » à la nord-américaine pourrait-on dire, à savoir piller, détruire et terroriser le public américain, avec les moyens imposants des opérations combinées britanniques. L'opinion publique ennemie est l'objectif: en détruisant des établissements en territoire américain, les Britanniques espéraient pousser leur ennemi à demander la cessation des hostilités. Pareil espoir avait animé les d'Iberville et les Vaudreuil en leur temps.

Quel sens donner à tout ceci? Il paraît évident que la représentation charriée par l'exposition du Musée de la Guerre n'est pas politiquement innocente. Contrairement à ce qu'on dit les détracteurs coutumiers des Conservateurs (« c » majuscule), le message politique nationaliste est loin d'être dominant. En fait, il n'y a pas d'unité canadienne vraiment perceptible, trois des quatre salles n'en traitant pas directement, et la quatrième trop brièvement pour que le visiteur se sente rasséréné d'être Canadien. Idéologie patriotique faiblarde. À l'opposé, on ressent très nettement le patriotisme américain, et le prêt de belles pièces par les musées américains suscite sans doute cet effet non désiré par les conservateurs (« c » minuscule).

Que cela nous dit-il du Canadien de 1759-1760 et du Québécois conscrit du XX^e siècle, qui s'équivalent en quelque sorte? Je pense qu'une leçon de l'exposition MCG sur 1812 est que l'idée d'étudier le passé par ses représentations produit une vision éclatée, et mensongère. Mensongère parce qu'éclatée, car au fond tous les peuples vivent le même événement

singulier. Très délibérément, les conservateurs du Musée canadien de la Guerre évacuent non seulement la chronologie mais aussi la synthèse, deux modalités muséales démodées, pensent-ils. Leur discours *est* la géographie des salles, quatre salles périphériques, chacune organisant des artefacts sans rapports chronologiques ou logiques autres que celui visé par l'intention des conservateurs. Cette intention n'est pas cachée. Les conservateurs la revendiquent d'emblée dans le guide vendu aux visiteurs :

Tous les participants à toutes les guerres, et leurs descendants, voient les événements de leur propre point de vue.

Il n'est pas question de déterminer si un point de vue est juste ou faux, mais plutôt de voir ce qu'un groupe de personnes trouve dans une guerre — ou dans tout autre événement historique — et quelle signification les gens donnent à la guerre. Si un groupe juge un événement assez important, ses membres l'intègrent dans un récit collectif, une mythologie fondée sur des faits qui contribue à les définir comme peuple ou nation. Pour créer ces récits, les peuples privilégient des événements et des circonstances qui, selon eux, témoignent de ce qu'ils sont, et ils s'en servent pour créer leur propre version de l'histoire.

Canadiens et Américains ont fait de la guerre de 1812 une source de récits illustrant l'édification de leur nation, centrés sur leurs histoires distinctes de la guerre. Mais chacun des quatre grands participants — Américains, Britanniques, Canadiens et Autochtones américains — a livré sa propre guerre de 1812 et possède ses propres souvenirs⁶.

Il n'y aurait donc plus d'histoire au singulier, d'où le titre du guide parlant de quatre guerres. La communauté n'existe plus, mais les communautés. Les nations ne sont pourtant pas défaites, car ils demeurent des Britanniques comme des Canadiens et des Américains. Mais alors, pourquoi des Autochtones américains et pas canadiens ? Ici le message éclaté en points de vue des conservateurs « c » minuscule rejoint celui des Conservateurs « C » majuscule.

La représentation fabriquée par le personnel du MCG ne nous éclaire pas sur les motifs d'action des individus ; car, à la limite, n'y a-t-il pas autant de points de vue que d'individus ? Ceux qu'énumèrent une Dechêne ou un Nerich pour la guerre de Conquête sont souvent aux antipodes des rêves et désirs nationaux. Pourquoi en serait-il autrement en 1812 ?

L'essentiel est ailleurs, que la représentation reste une couche superficielle de culture historique entourant « nos » guerres, comme tout autre objet historique. La méthode d'un Nerich ou d'un Cochet, c'est-à-dire l'examen des récits d'acteurs avec des yeux d'historien capables de saisir les enjeux stratégiques, tactiques, logistiques et psychologiques⁷, décape le vernis représentationnel tout comme la méthode sociale-logisticienne-politique (les politiques des subsistances en l'occurrence) de Dechêne.

L'exposition sur 1812, pauvre en artefacts, riche en idéologie, ne sera jamais un sommet de l'histoire muséale. La nation canadienne de 2012 n'est pas la somme des représentations de l'exposition ni même la résultante d'exploits des Britanniques, des Canadiens agglomérés (d'origine britannique, française plus les Amérindiens du bon bord) moins celle des Américains et des Autochtones américains. L'obligation critique nous force à être sévère pour cette représentation. La fonction d'une bonne exposition, d'une bonne histoire aussi, est de fournir une interprétation fondée sur une solide documentation matérielle, au-delà des soucis identitaires, contre même si la recherche nous mène à des conclusions désagréables. Bloch écrivait dans un article souvent mal interprété aujourd'hui que « l'imagination est une qualité moins répandue qu'on le croit quelquefois; bien des menteurs en ont peu, et le mensonge consiste probablement assez souvent à reproduire, en le sachant faux, un récit sincèrement erroné⁸ ». Il n'y a pas beaucoup d'imagination à souscrire à une vision d'interprète du passé qui consisterait à surfer sur les images. L'imagination méthodologique aurait été ici de ne pas souscrire au dangereux mythe qu'il y aurait de multiples des points de vue sur l'histoire d'un événement, « points de vue » qui sont autant de défaites de la science historique.

Quelques suggestions de lectures :

Bourrie, Mark. *Fighting words: Canada's best war reporting*. Toronto, Dundurn, 2012, 366 p.

Ce journaliste boulimique, pas ailleurs détenteur d'un doctorat sur la censure en 1939-1945, donne ici un produit dérivé de la recherche qu'il fit dans la presse au temps de sa thèse. Son originalité consiste en l'extension de la cueillette à d'autres périodes, des premiers contacts avec les Amérindiens à l'Afghanistan! Il ne s'agit donc de reportages que dans un sens étendu (Champlain...). Assez bon équilibre linguistique dans l'origine des textes, tous donnés en anglais et précédés d'une présentation des auteurs et du contexte. Un tour de force.

Hayes, Geoffrey, Mike Berchtold et Matt Symes (dir.), *Canada and the Second World War. Essays in honour of Terry Copp*. Waterloo, Ontario, Wilfrid Laurier University Press, 2012, xii-488 p.

Il n'y a pas de plus grand hommage à un grand historien que la publication d'essais historiques bien documentés et bien écrits sur des thèmes de recherche que cet historien a exploré au cours de sa carrière. Les essais ici publiés, par des chercheurs reconnus, sont solidement construits

souvent à partir de sources primaires, au moins à partir de la littérature spécialisée. Toute la diversité des avenues empruntées par ce professeur maintenant retraité de la Wilfrid Laurier University témoigne que le passage de l'histoire sociale à l'histoire militaire s'est fait sans solution de continuité, en douceur, avec méthode parce que la bonne méthode de l'histoire sociale prépare bien aux études du phénomène militaire. Érudition et objectivité sont les maîtres mots ici.

MacFarlane, John. *La croix de Triquet. Une étude de l'héroïsme militaire*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2012, 252 p.

Le héros est désarmé disais-je plus haut, usant la métaphore. Mais littéralement aussi. J'ai parlé de cette étude lors de la parution de l'édition originale anglaise en 2009. Enfin disponible en français. L'héroïsme est ici autant l'acte de bravoure (Casa Berardi, 1943) et la réception de la Croix de Victoria, vue comme processus, qu'une croix au sens où Triquet et sa famille furent victimes des conséquences d'une célébrité aussi soudaine que non désirée, la bravoure servant bien la propagande de guerre. Le héros devient un antihéros.

Neary, Peter. *On to civvy street : Canada's rehabilitation program for veterans of the Second World War*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2011, xviii-363 p.

La conscription instituant une armée de masse la rend représentative. Pour les autorités qui l'instituent, elle doit susciter un questionnement sur le retour au civil de masses de soldats. Or la démobilisation de 1919 fut un ratage qu'il importait de ne pas répéter. Ce livre en fait l'histoire. Il ouvre des avenues intéressantes pour l'histoire politique et sociale de l'État providence. Indispensable.

Rennick, Joanne Benham. *Religion in the ranks. Belief and religious experience in the Canadian Forces*. Toronto, University of Toronto Press, xiv-212 p.

Cette jeune chercheuse aborde élégamment un thème rarement exploité, à tort. Ce thème pourrait être facilement exploré dans des mémoires de maîtrise québécois, ce pour les deux guerres mondiales.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Ces conditions géographiques et climatiques vont d'ailleurs continuer à causer des problèmes aux troupes légères employées par les Britanniques lors de la Guerre d'Indépendance américaine, illustrant de nouveau cette distinction de Nerich quant à l'emploi de celles-ci en Amérique du Nord. Voir le compte

rendu détaillé de la publication du journal de Jakob Philipp Hildebrandt, premier lieutenant de Jägers en 1777-1781, par Thomas M. Barker, *The Journal of Military History*, vol. 72, no. 2, avril 2012, p. 565-566. Outre l'aspect tactique, le journal de Hildebrandt comporte des notations culturelles, notamment sur les Canadiens, car son unité s'est repliée sur sa base du Québec.

2. Les dossiers pour 1914-1919 sont malheureusement trop minces pour être aussi certain. Il faut dire que la conscription de 1917 sent l'improvisation, alors que celle de 1940 s'est faite avec plus d'ordre. C'est que l'armée de 39-45 a appris des erreurs de 14-18.
3. À l'*Histoire d'un conscrit de 1830*, je préfère le récit d'un « levée en masse » de 1793-1794 dans l'*Histoire d'un paysan*. Voir la pratique édition Omnibus de 2010, spécialement les p. 510 sq. (et 938 sq. pour le conscrit de 1830). Pour une analyse historique pénétrante du phénomène de la conscription, y compris les mythes à son sujet, voir le grand livre d'Annie Crépin, *Histoire de la conscription*, Folio/Histoire, 2009.
4. L'historiographie britannique depuis les années 1970 a produit un corpus de connaissance inégalée ailleurs sur la thématique combat-moral. Pour un exemple récent du genre, voir la magnifique thèse de doctorat de Jonathan Fennell, *Combat and morale in the North African campaign: the Eight Army and the path to El Alamein*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011, xvi-341 p., dans la collection des Cambridge Military Histories de Hew Strachan et Geoffrey Wawro. Le chapitre 2, sur la technologie et le moral, couvre un peu le même terrain que Cochet, mais avec une méthode aux antipodes : l'étude érudite du début d'une campagne jusqu'à son tournant stratégique, mais aussi psychologique. Les autres chapitres abordent les rapports entre le moral et le cursus social des recrues, les diverses formes des activités de soutien au moral, la perception de la qualité du haut commandement et finalement la valeur de l'entraînement. Un bon modèle d'étude. Une des conclusions de Fennell est que la fameuse théorie du groupe primaire de solidarité combattante doit être revue (p. 288), le maintien du moral étant une affaire plus complexe que la proximité des copains. Le moral est multidimensionnel, insiste Fennell (*ibid.*).
5. Dans le vol. 18, no. 1 du BHP, voir mon interprétation du livre posthume tout juste paru de Dechéne, ainsi que le compte rendu de Serge Bernier, qui diverge d'opinion sur ce sujet.
6. D. Peter MacLeod et al., *Les quatre guerres de 1812*, Gatineau, Société du Musée canadien des civilisations, 2012, p. 9.
7. Autre démarche ancienne. Elle a été perfectionnée par le doyen des historiens militaires contemporains, Hans Delbrück (1848-1929), pourfendeur de mythes sur les guerres persiques et ennemi juré des historiens issus du grand état-major allemand, ceux-ci professant une supériorité culturelle du chef prussien que les faits ne justifiaient pas toujours, à propos de Frédéric le Grand par exemple. L'histoire politique et militaire de Delbrück ne faisait pas bon ménage avec le national et le militaire de beaucoup de ses opposants. Sur Delbrück, lire la préface et l'introduction de Arden Bucholz à un recueil de textes cours de Delbrück, *Delbrück's modern military history*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1997; et Brian Burrell, « Hans Delbrück's crusade for truth in

numbers», *Damn the torpedoes: fighting words, rallying cries, and the hidden history of warfare*, McGraw-Hill, 1999, p. 119-126.

8. «Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre», 1921.